

LAFERTÉ Gilles, PASQUALI Paul, RENAHY Nicolas (dir.), 2018, *Le laboratoire des sciences sociales : histoires d'enquêtes et revisites*, Paris, Raisons d'agir, Cours et Travaux, 304 p.

En sciences sociales, le regard critique sur les pratiques de recherche est devenu une norme intériorisée par chaque discipline qui, de façon différente selon ses objets, prend garde « aux enjeux et aux usages sociaux qui se cachent derrière l'apparente neutralité de leurs catégories, codages, techniques et données » (p. 11). Mais ce travail critique tend, paradoxalement, à masquer l'ensemble des constructions et présupposés de chaque discipline (p. 12). C'est ce que cet ouvrage s'attache à montrer par un retour sur les « grandes » (on aurait aimé une meilleure définition de ce terme) enquêtes de sciences sociales des années 1950 à 1980. Il souligne notamment que la réflexivité mise en avant en sciences sociales risque de n'être qu'illusoire si elle reste cantonnée au présent et ne tient pas compte des pratiques, des connaissances et des savoirs acquis (consciemment ou non), issus du passé de la discipline.

De fait, le laboratoire dont il est question n'est pas le lieu aseptisé des sciences de la nature, ni l'ordinateur portable que l'anthropologue transporte aux quatre coins du globe, ni la salle d'archives poussiéreuse fréquentée par l'historien, mais un ensemble plus vaste qui recouvre à la fois les espaces physiques et les façons de travailler, le matériel et le symbolique : « Plus que le lieu physique, fixe, concret et durable, auquel on pense spontanément, le « laboratoire des sciences sociales » désigne l'ensemble des pratiques et des processus concrets de construction sociale des savoirs savants, historiquement contingents et socialement situés, qui se jouent aussi bien sur le « terrain » ou dans un fonds d'archives, que face à un questionnaire ou à une base statistique. » (p. 11).

C'est ce laboratoire, cet ensemble de constructions sociales et historiques que l'ouvrage s'attache à présenter, avec un souci de promouvoir une « histoire sociale des enquêtes de sciences sociales ». Dans cette optique, il faut le souligner, faire l'histoire des enquêtes n'est pas un simple exercice mais une façon d'interroger la pratique contemporaine de la recherche dans différentes directions.

L'ouvrage présente six retours sur enquête qui sont autant d'illustrations des formes que cette histoire sociale peut ou devrait prendre. Aucun de ces retours n'est une « revisite », au sens défini par Michael Burawoy : refaire la même enquête sur le même objet dans le même terrain à deux périodes différentes⁽¹⁾. Mais tous contribuent à présenter les enjeux, intérêts et apports de ce travail d'historicisation des sciences sociales. L'un des mérites de ce livre est, précisément, de montrer la pluralité de ces retours, qui obéissent à des objectifs divers et adoptent des points de vue différents.

Certains retours, très personnels, mettent en évidence la continuité historique dans les sciences sociales, aussi bien entre les enquêtes qu'entre les générations de chercheurs. Le chapitre deux (Michel Bozon) replace l'enquête Formation des

(1) M. Burawoy, 2003, Revisits: An outline of a theory of reflexive ethnography, *American Sociological Review*, 68(5), p. 645-679. Voir aussi la discussion de cet article dans le présent ouvrage, pages 30 à 37.

couples (1983-1984) dans un demi-siècle de recherches sur le couple en France. Il montre les évolutions et les permanences, les filiations et les innovations, mais insiste également sur la transmission de l'enquête, dans le monde universitaire et au-delà, dans les médias et auprès des étudiants. Il ne suffit pas de faire une « belle » enquête, encore faut-il le faire savoir. Le chapitre cinq (Benoît Trépied) est sans doute le plus proche d'une revisite *stricto sensu* puisqu'il questionne les enquêtes et les travaux de son directeur de thèse, Alban Bensa, sur la Nouvelle-Calédonie, et illustre la façon dont la proximité, la place et le rôle des enquêtés influencent l'enquête ethnographique. Mi-hommage, mi-réflexion critique, ce chapitre est une illustration parfaite de l'apport d'une revisite et montre que le travail de réflexion et de réflexivité n'est jamais achevé.

D'autres chapitres s'attachent à la façon dont les enquêtes sont menées pour révéler les structures de pouvoir dans le champ scientifique et leurs effets sur les pratiques de recherche. Le premier chapitre (Françoise Zonabend) s'appuie sur la division du travail, dans la seconde partie du xx^e siècle, entre anthropologie (l'étude des sociétés lointaines, masculine et prestigieuse) et ethnographie de la France (l'étude du proche et du local, féminine et dévaluée), pour mettre en évidence « le genre des enquêtes ». Le chapitre trois (Gwenaële Rot et François Vatin) analyse trois enquêtes de sociologie du travail des années 1950 qui ont pour particularité d'être pilotées à distance, mettant en relation un promoteur lointain et un exécutant sur le terrain, en général un chercheur plus novice. Leur avantage est d'avoir laissé de multiples traces, notamment des correspondances qui, minutieusement analysées, permettent de retracer la trajectoire des différents protagonistes pour mettre en évidence les hiérarchies cachées ou omises dans les pratiques de la recherche.

Enfin, un troisième groupe de retours sur enquête analyse finement la façon dont le contexte, au-delà du seul monde académique, influe sur le travail d'enquête et, *in fine*, sur le savoir qu'il produit. En effet, les sciences sociales sont toujours ou souvent « en contact ou en opposition avec d'autres types de discours autorisés sur le monde social – littérature, journalisme, philosophie, droit, économie, psychanalyse, etc. » (p. 29). Le chapitre 4 (Laure Pitti) porte sur une grande enquête au sein du monde ouvrier menée en 1984-1986 chez Renault, en collaboration avec le CNRS. Il montre comment ce projet, à l'intersection des recherches sur l'immigration et celles menées sur le monde ouvrier, divise et oppose, non seulement chercheurs, politiques et industriels, mais les chercheurs eux-mêmes, partagés sur la question des travailleurs immigrés. Le chapitre 6 (Paul Pasquali), quant à lui, revient sur la tentative, au Centre de sociologie européenne, de transposer la méthodologie et la philosophie de l'école de Chicago sur un terrain français, à Antony. Ce projet échoue et finalement devient rapidement absent des références.

Ce livre démontre que le retour sur enquête est un terrain fertile, qui donne à voir les sciences sociales en actes et en pratiques, à travers un ensemble de processus qui échappent souvent à l'observation : contraintes matérielles ou

institutionnelles, rapports de hiérarchie à l'intérieur des équipes de recherches, mais également entre elles et les autres acteurs et composantes du monde social... Simultanément, il offre des pistes et des observations sur ce qui a été fait, ce qui est discutable ou ce qui est établi. Ce même regard permet aussi à chaque chercheur d'interroger les pratiques elles-mêmes, les siennes et celles des autres. Surtout, à l'heure où *big data* et autres *machine learning* dominant l'actualité, un ouvrage qui vient rappeler le rôle essentiel des enquêtes dans les sciences sociales, mais aussi leur difficulté et leur complexité, est plus que bienvenu.

Lionel KESZTENBAUM